

LE LOUP D'OR DE BALOLÉ De Chloé Aïcha BORO, 2018 Mardi 14 janvier à 20h30 En présence de la réalisatrice



Interview de la réalisatrice

La carrière de Balolé a été le sujet de plusieurs reportages et de productions cinématographiques, pourquoi as-tu fixé ta caméra sur ce gros trou au cœur de Ouagadougou ? La carrière de Balolé est un univers incroyable et époustoufflant. On ne s'attend pas à voir au cœur d'une capitale ce genre d'univers. J'ai fait mon école primaire à côté de la carrière, j'ignorais qu'un tel trou existait avec autant de personnes. Selon eux, ils sont environ 2500 personnes qui s'enfoncent tous les jours pour casser du caillou à main d'homme. L'endroit est à environ 5 km du siège du FESPACO. Ce qui m'a intéressé est que ce truc énorme existe et que certains riverains l'ignorent. Comme ils le disent dans le film, ils sont entourés par des bâtiments administratifs. Quand j'ai découvert la carrière, j'ai juste halluciné. Au départ, je voulais que la carrière soit un personnage du film, finalement dans le traitement, la carrière n'est pas tout à fait un personnage ; mais un trou béant qui engloutit la vie des gens, l'avenir des gens, le bénéfice de leur labeur. Un trou qui engloutit aussi leur existence puisque officiellement ils n'existent pas. Mais la carrière existe officiellement.

Les images du film font penser à l'esclavage. Exactement c'est l'impression que j'ai eue. J'ai pensé à l'ancienne Égypte. Celle des pyramides. Je n'ai pas voulu faire un traitement misérabiliste du film. Mais je montre des gens debout, une résilience incroyable. Au-delà de la résilience, je montre cette immense tendresse des gens de Balolé. Ce sont des hommes qui ont une profondeur d'âme incroyable. Et le personnage Adama prend la parole, c'est époustoufflant. Quand je le traite de philosophe ou de poète, il me répond non, je n'ai pas fait l'école. Ces gens sont la preuve que ce n'est pas l'école qui fait des gens des intellectuels. Ils sont dans ce contexte avec une âpreté incroyable mais ils sont debout surtout, solidaires les uns pour les autres. Cette condition de dureté extrême, d'indigence extrême dévoile des humanités profondes dans le sens positif du terme. J'ai pris un parti, je l'assume, de montrer la tendresse, la résilience qu'il y avait et de ne pas trop m'intéresser à tout ce qu'il y avait de moins beau. Le métier du cinéaste est d'avoir un regard et de l'assumer.

Dans ton film, les casseurs de granite revendiquent leur participation à l'Insurrection populaire. As-tu été surprise par leur revendication ? Ces gens m'ont surpris à tous les égards et positivement à chaque fois. Ce sont les grands oubliés de l'Insurrection. Ils savent que leur participation à l'Insurrection a joué un rôle. Vu leur nombre, cela a forcément joué un rôle. Ils le disent en plus. Important ou pas, je n'en sais rien. Après l'Insurrection, ils se sont dit si on a pu se défaire d'un régime, on peut se défaire du joug des courtiers sur la carrière. Alors, ils ont entamé une lutte contre les intermédiaires et c'est cette lutte qui est belle à voir.

Quel est ton vœu pour ce film ? Qu'il soit vu au maximum. Cet univers est hors champ social. Il fallait qu'il rentre dans le champ de la caméra pour qu'il ne soit plus un hors champ social. Pour qu'on sache que cet endroit existe. Je ne sais pas si cela va changer quelque chose. Je n'ai pas la prétention de changer quelque chose. J'ai la prétention de montrer de ma façon parce que toutes les histoires peuvent et doivent être racontées. C'est notre boulot, cinéaste, de trouver la forme pour raconter les histoires et pour faire exister les personnages forts. C'est ce que je fais. Après les choses changent ou pas. Si elles changent tant mieux. Si ces personnes peuvent être aidées, elles peuvent sortir de la carrière. Si ce film y contribue, je serai vraiment ravie, mais ce n'est pas dans ma démarche première de cinéaste. Ma démarche première de cinéaste est de montrer. Je n'aime pas les hors champs sociaux. <https://www.sidwaya.info/blog/2019/03/06/chloe-aicha-boro-realisatrice-le-metier-du-cineaste-est-davoir-un-regard-et-de-lassumer/>

Le Loup d'or de Balolé, d'Aïcha Boro

OLIVIER BARLET

Etalon d'or du documentaire au Fespaco 2019, Le Loup d'or de Balolé aurait pu être un documentaire honnête sur la condition de ces quelque 2500 hommes, femmes (souvent veuves ou répudiées) et enfants qui brûlent, cassent et trimbalent des cailloux à longueur de journée dans une carrière de granit abandonnée et méconnue en plein cœur de Ouagadougou. Mais il est bien davantage.



Cela va au-delà parce qu'Aïcha Boro fait le lien avec la révolution au Burkina, dans ce contexte où ceux qui ne comptent pour rien comprenaient qu'ils pouvaient s'organiser pour exister : exploités depuis des lustres par des revendeurs de leurs cailloux, ceux du trou s'organisent en association pour vendre directement aux clients et font l'apprentissage des décisions collectives. Parce qu'Aïcha Boro a passé le temps qu'il fallait pour déceler les personnes clefs de cet univers aux règles bien établies : Alassé, l'instruit que l'on appelle l'intellectuel et qui organise les autres, Adama qui témoigne de son travail depuis 26 ans dans lequel il a laissé son dos et sa vie sexuelle, les femmes qui cassent les cailloux selon des rapports de famille complexes, et Hassan et Sény, ces deux jumeaux de 13 ans qui ne rêvent que de se s'en sortir et pouvoir consommer. Parce qu'Aïcha Boro a saisi ce tableau dans le récit du temps, sans pathos, sans appuyer sur les conflits ou les drames, préférant mettre à jour les rapports de force économiques, patriarcaux et relationnels mais aussi la profonde dignité des personnes. Parce qu'Aïcha Boro a su garder les passages où les protagonistes interrogent son geste de cinéma, sa présence avec des « Blancs fragiles », son insistance à revenir encore, à la différence d'un reportage, son positionnement comme interlocutrice plutôt qu'intervieweuse, elle la journaliste convertie au cinéma.

Qui peut encore affirmer après avoir vu ce film que les gens qui survivent en marge avec des revenus de misère n'ont pas les mêmes talents, la même conscience et au moins la même lucidité de ceux que la vie a mieux dotés ? Ce qu'ils disent est d'une incroyable pertinence et profondeur humaine, sans plainte et dans l'espoir de jours heureux, pour leurs enfants au moins s'ils arrivent à les scolariser. « Mes paroles ? dit Adama en début de film, étonné qu'on l'interroge. Alors tu entendas aussi ce que tu n'as pas envie d'entendre ! » Et ce que nous n'avons pas envie de voir, car le travail est épuisant, les outils sont rudimentaires, le risque d'accident est permanent. « Personne n'existe ici » : ce trou est rayé de la carte, même ignoré de certains riverains, pourtant proche des belles villas de Ouaga 2000. « La réalité était tellement compressée qu'il n'y avait plus de place à l'espoir », dit encore Adama pour expliquer que les casseurs de pierre se sont mobilisés pour faire chuter le régime de Blaise Compaoré. Pourtant, rien n'a changé. « Où as-tu vu qu'on fait parler des gens pour les mater ? » demande un jumeau à l'autre. « Ils n'ont qu'à parler et se téléviser eux-mêmes ! » Bien sûr chacun se met en scène : sur tout dirigée par une femme dans un milieu très patriarcal, une caméra change l'attitude et ouvre la parole. Et il est important que tous puissent le faire car le réel est davantage ce que les gens ont envie de montrer d'eux-mêmes que les choix du cinéaste. Car ce qui importe est de les filmer dans tout leur éclat.

Ce n'est pas seulement un bout de Burkina qu'Aïcha Boro nous donne à voir, c'est une tranche du monde, c'est l'interrogation de son devenir alors même que des pans entiers de l'humanité sont enfouis dans des trous semblables à cette carrière sans pouvoir en sortir. Ce n'est pas seulement l'abnégation des femmes au travail, c'est leur hallucinante résilience malgré le scandale de leur exploitation et des rapports de domination. Ce n'est pas seulement un trou sordide au fond de l'Afrique, c'est une humanité qui nous concerne car ne pas la voir interroge notre propre appartenance à l'humanité.

C'est pour cela qu'il importe d'écouter ces gens, de voir leur condition, de placer leur devenir dans notre propre avenir.

<http://africultures.com/le-loup-dor-de-balole-daicha-boro-14658/>